

1822.



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 28.

*Chapeau à deux passes orné de gances d'or et de marabous. Pélerine
palatine en fourrure. Robe en satin crêpé.*

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,

des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme, quatre de modes françaises, et deux de modes étrangères. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

Mes amis, il n'y a plus d'amis ! s'écriait une jeune femme chez qui j'étais allée hier matin. Eh ! bon dieu, que vous est-il donc arrivé pour médire ainsi de l'amitié, lui demandai-je ? Ce qu'il m'est arrivé ! vous allez le savoir et vous jugerez si je n'ai pas raison de maudire l'espèce humaine : Agathe apportez-moi ma pelisse. Je supposai que nous allions sortir ensemble et que son intention était de me conduire en quelque lieu où je devais trouver des preuves palpables de la perfidie des hommes. Quel fut mon étonnement lorsque, sans sortir de son boudoir, sans autre pièce de conviction que la pelisse qu'elle tenait entre ses mains, la jeune misanthrope me démontra clairement que l'amitié n'était plus qu'un vain nom,

la confiance, un abus dangereux dont on finissait toujours par être la victime. Alors elle me raconta toutes ses peines : c'était elle qui avait eu la première idée d'une pelisse à pointe, des brandebourgs, des olives et des gances en or pour la fermer ; elle confia son projet à une de ses amies, mais elle diffère de quelques jours à le faire exécuter. Le surlendemain, qu'aperçoit-elle à la sortie de l'opéra ? M^{me}. Delmond enveloppée dans une pelisse charmante, dont chacun admirait le goût nouveau, et qui se trouvait exactement semblable à celle dont son amie avait eu la bonne foi de lui montrer le modèle.

Dans un semblable malheur je sentis que je n'avais nulle consolation à offrir à cette jeune dame ; seulement je me permis de lui dire que, d'après le texte de son discours, je voyais avec plaisir qu'elle était familiarisée avec les philosophes les plus stoïciens ; mais que ce n'était pas assez de connaître leurs préceptes, qu'il fallait encore avoir le courage de les suivre, qu'en soutenant avec résignation les petites contrariétés que l'on éprouve dans le monde, on acquérait par degré cette fermeté de caractère, cette force d'âme qui nous deviennent si nécessaires pour supporter les maux de la vie. J'avais beau chercher à donner à mon discours toute l'onction dont me pénétrait l'importance du sujet, c'était prêcher dans le désert ; rien ne pouvait calmer l'indignation de ma jeune amie, lorsque très-à-propos pour elle et pour moi on annonça sa couturière : elle apportait des costumes charmans, il fallait les essayer ; la fatale pelisse fut jetée au loin, on oublia la trahison d'une amie, et moi je n'eus plus besoin d'en appeler à tous les philosophes de l'antiquité pour prouver que nous devons chercher en nous-mêmes les moyens de nous consoler des chagrins qui nous arrivent. Ces consolations se présentaient d'elles-mêmes pour la jeune Anaïs : la vue d'une robe de grande soirée, en gaze cachemire blanc, lui rendit toute sa bonne humeur ; cette robe était brodée de légers feuillages en argent qui formaient de petites colonnes depuis la ceinture jusqu'au bas du jupon ; ces colonnes étaient placées à peu près à huit pouces de distance : trois rangs de draperies en étoffe pareille dont chaque attache était marquée par une rosasse en feuilles d'argent, formaient la garniture du bas de la robe ; les manches et le bord du corsage à la grecque étaient bordés d'un petit feuillage brodé en argent.

Je ne sais par quel caprice la mode a imaginé cette année de dépouiller les fleurs de leur jolie verdure et d'y substituer des feuillages en or ou argent ; on admire avec quelle perfection l'art sait par fois imiter la nature ; mais c'est en altérer la beauté que de vouloir y ajouter des ornemens étrangers.

Les fruits , les épis et les fleurs s'emploient pour les coiffures en cheveux ; on les entremêle de gaze ; les turbans sont aussi fort en vogue pour les grandes parures , ce qui sans doute est cause que l'on voit si peu de formes nouvelles pour les chapeaux parés. En attendant que l'hiver déploie son grand manteau de neige , les hommes se prémunissent d'avance en s'enveloppant de fourrures qu'ils adaptent au collet de leur redingotte ; ils en garnissent aussi le devant et le bas des manches ; les gilets noirs en velours plein et les pantalons collans en casimir noir sont de rigueur pour les bals et les grandes soirées.

DONATINE T.

Nouvelles Annales des voyages , de l'histoire et de la géographie , publiées par MM. Ériès et Malte-Brun.

JE ne connais pas de lecture qui puisse mieux convenir aux femmes que celle des voyages : j'en excepte les ouvrages de religion et de morale , qui doivent être mis entre leurs mains dès que leur jeune imagination sera susceptible d'éprouver une impression. L'on nous reproche sans cesse d'aimer à lire les romans : l'on a répété , de tems immémorial , que ces livres , où l'idéal du bonheur , ne repose que sur l'amour , devaient être dangereux pour nos mœurs , ou du moins pour notre raison qu'elle égare , en nous entraînant vers une fausse direction , en nous éloignant toujours du vrai but de la vie , qui pour nous est marqué dans l'accomplissement de nos devoirs , comme filles , épouses et mères.

Il se peut que cette lecture devienne parfois fatale à notre félicité en exaltant en nous ce que les hommes appellent imagination , et qui n'est autre chose que la disposition d'un cœur trop tendre , qui trouve dans les romans un aliment à la vive sensibilité dont la nature l'a doué ; souvent aussi la légèreté du caractère des femmes ne leur laisse pas la faculté de s'arrêter à des lectures solides ; mais en amusant notre es-

prit on tromperait l'activité de nos sensations, et nous laisserions facilement les romans, si l'on nous créait un genre de littérature assez piquant pour fixer notre mobile imagination. Je crois qu'il serait à désirer qu'un homme, ami des femmes, entreprît de faire une analyse de tous les voyages déjà faits, et de ceux qui pourraient se faire encore. Il faudrait d'abord qu'il en éloignât les détails qui nous fatigueraient dès la première journée de route; qu'il nous fit franchir dans dix minutes une traversée de trois mois, surtout qu'il nous fit grâce des degrés de longitude et de latitude, des vents de sud, ou nord, nord-ouest, etc.; car sans cela il nous reblotirait à fond-de-cale dans nos jolis boudoirs, le roman du jour à la main. Seulement si la vue de quelques grosses baleines ou d'un énorme requin venait tromper la monotonie du voyage, qu'il s'arrête à nous en faire la description; l'attaque d'un corsaire barbaresque pourrait encore nous offrir quelque intérêt; mais hors les épisodes de la traversée tout nous fatiguerait. Qu'il se dépêche donc bien vite de nous faire débarquer sur un rivage étranger: une fois arrivées, nous lui laissons toute latitude pour se livrer à son goût descriptif: l'aspect d'un pays nouveau, les mœurs de ses habitans, leurs usages et surtout leur costume; en voilà assez pour charmer une curiosité que notre position de femmes rend inactive, et qui ne peut, en ce genre, être satisfaite que par les yeux des hommes. J'ai tellement l'expérience de l'ennui que font éprouver les voyages, que je m'empresse d'abréger celui de MM. Ériès et Malte-Brun, en transportant nos lectrices sous le bananier sacré, reconnu comme le plus grand arbre du monde, et qui se trouve dans l'île de Jatterah, située dans le fleuve Herbudda.

« Cet arbre gigantesque à 2,000 pieds de circonférence, mesurés autour des principales branches; les branches du second ordre occupent un espace beaucoup plus étendu; les débordemens du fleuve ont quelquefois entraîné des parties considérables de ce monstre végétal; néanmoins il lui reste encore 350 grosses et plus de 3,000 petites branches, qui jettent pour la plupart des rameaux, et augmentent la circonférence de l'arbre. Ce magnifique pavillon est l'abri de tous les voyageurs qui passent par cette contrée. Un grand nombre d'oiseaux, de serpens et de singes jouissent aussi de son ombrage. Quand

la ville de Putnaly était encore florissante, le prince de cette ville campait quelquefois avec toute sa suite sous cet arbre : il y avait son salon, sa cuisine, sa chambre de travailleurs et sa chambre à coucher, son bain et tout ce qui se trouve dans un palais oriental : pour chaque objet on dressait une tente particulière. Non-seulement toutes ces tentes, mais aussi toutes celles des gens de la cour, les voitures, les chevaux, les chameaux, les gardes et les domestiques, étaient abrités par le majestueux bananier ; dans les marches des armées, il a logé plusieurs fois jusqu'à sept mille hommes sous les voûtes de son branchage. »

Bien que la pudeur soit sans contredit le plus bel ornement des femmes, je doute que nous ayons jamais l'idée de pousser cette vertu au même degré que les femmes des Indous. Voici un trait de mœurs extraordinaires, et qui prouve que le fanatisme du bien peut avoir aussi son danger :

« Quelques Mahométans passant par un village où demeurait une famille de Rajépouts, virent ouverte la porte de la maison qu'elle habitait ; et, s'avancant un peu, ils regardèrent une femme âgée, assise à table ; ensuite ils se retirèrent. La femme, se croyant déshonorée pour avoir été regardée par des étrangers, supplia son petit-fils, lorsqu'il rentra, de lui donner la mort. En vain celui-ci lui représenta que tout le monde ignorait ce qui s'était passé ; en vain d'autres personnes, à qui elle s'adressa, lui conseillèrent d'oublier un événement aussi peu important. Ne pouvant obtenir de personne le triste service qu'elle réclamait, elle se fendit la tête contre le mur pendant que son petit-fils était sorti. Quand il fut rentré, elle le pria de finir ses peines. Par pitié, cet homme lui ouvrit le sein. »

Les *Annales des voyages, de l'histoire et de la géographie* pourraient constamment fournir, à un ami des femmes, les moyens de nous instruire en nous faisant voyager agréablement autour du monde.

DONATINE T.

VARIÉTÉS.

UNE jeune femme déplorait hier la perte d'un de ses parents qu'un fatal accident venait d'enlever à sa famille : aux justes regrets que lui faisait éprouver cette mort inattendue, je vis qu'il se mêlait une petite contrariété féminine : de tristes habits allaient remplacer ces jolies toilettes préparées pour les brillantes réunions qui ont lieu à cette époque de l'année ; le noir lui allait si mal ! Il me paraît, lui dis-je, que vous eussiez aimé les usages des Grecs : à Lacédémone, le deuil ne durait que onze jours : si la douleur est vraie, rien n'en doit borner le tems ; si elle est fausse, il ne faut pas en prolonger l'imposture : ils avaient raison les Lacédémoniens ; mais pourtant quelle est l'âme sensible qui ne goûte un charme consolateur en s'entourant des emblèmes de la tristesse ; qui ne se plaise à mettre tout ce qui l'environne en harmonie avec ce qu'elle éprouve ? la brillante couleur de la rose pourrait-elle jamais s'allier avec la lugubre impression d'un regret ? pourquoi n'accorderait-on pas au souvenir de l'objet aimé qui n'est plus, le léger tribut d'un deuil de quelques mois ? pourquoi le cœur se refuserait-il la triste consolation de forcer tous ceux qui vous approchent à se rappeler l'ami que vous avez perdu ? Hélas ! l'emblème de la mort n'est plus que l'emblème de vos affections ; et comme on cherche encore le reflet de l'astre dont on a ressenti la chaleur bien-faisante ; ainsi l'on aime à retrouver jusque dans la moindre nuance le souvenir de l'être que l'on a chéri.

La jeune dame convint de la justesse de mes réflexions, et pensa qu'il valait mieux être un peu moins jolie que de paraître insensible à la perte de ceux que nous avons aimés, en murmurant contre l'usage d'un costume qui sert de parure à la douleur.

DONATINE T.

D'Alembert, se promenant aux Champs-Élysées avec le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples, observait un jour (c'était en 1781) la nouvelle manière de s'habiller qu'avaient adoptée les femmes : elles s'étaient défaites de tous leurs paniers et de tous les anciens garde-infantes ; et, vêtues d'une robe légère qui dessinait leurs formes, elles attiraient les re-

gards... même des philosophes. D'Alembert, après les avoir fixées pendant long-tems avec sa lorgnette, s'écria : « Enfin les femmes ont résolu le grand problème qui les occupait depuis deux mille ans, le secret de pouvoir montrer leurs charmes avec décence. » Il s'exprimait à-la-fois en critique et en géomètre.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise de *Cendrillon*.

L'ADMINISTRATION de l'Opéra-Comique comprend enfin ses intérêts, et commence à s'occuper des plaisirs du public. Après nous avoir offert une longue série d'ouvrages faibles et trop souvent ennuyeux, après avoir consulté son répertoire d'ouvrages qu'il n'ose risquer, le comité chantant a fouillé dans ses archives, qui contiennent plus de richesses que ne lui en promettent les auteurs du jour. Depuis longues années, *Cendrillon* y languissait avec son prince et sa pantoufle couleur d'espérance. Le caissier s'est rappelé les recettes qu'a produit le charmant opéra de M^r. Étienne, et l'espoir de ramener la foule à leur théâtre et de remplir le vide désolant de la caisse, ont décidé ces messieurs à remettre au jour cette jolie production. Le succès a justifié leur attente: le public a témoigné sa satisfaction par des applaudissemens mérités. M^{me}. Rigaut a enchanté ses nombreux auditeurs; la pièce est montée avec soin, et promet une suite de représentations suivies. Lemonnier a bien compris et bien joué le rôle de Ramire.

VAUDEVILLE.

Pour célébrer l'anniversaire de la création du Vaudeville, ce théâtre a offert au public un amfigouri, auquel l'auteur a donné le titre des *Treize infortunes d'Arlequin*; si l'ouvrage qui fut représenté il y a trente ans pour l'ouverture de ce spectacle, eût été aussi misérable que celui dont nous parlons, le Vaudeville n'eût pas osé prendre pour devise :

Le Français né malin forma le vaudeville,
et il ne serait pas devenu national.

Avec la charmante pièce intitulée le *Nécessaire et le superflu* l'auteur a composé les *Treize infortunes d'Arlequin*; mais il a eu le soin, pour n'être pas convaincu de plagiat, de n'en prendre ni l'intérêt, ni l'esprit. Toutefois on a cru reconnaître plusieurs couplets empruntés à d'anciens vaudevilles tombés, et on a remarqué que ces couplets sont ceux qui ont été le plus applaudis par les amis de l'auteur.

La quatorzième infortune qui était réservée à Arlequin, est celle d'avoir fait siffler, sous ses traits, l'acteur inimitable, qui depuis long-tems est chéri du public, et qu'il voit avec regret à la veille de quitter la scène.

AMBIGU-COMIQUE.

Première représentation d'*Élodie*.

Un troisième Solitaire a paru dans le monde : il semble du moins que celui-ci s'est occupé pendant sa retraite à méditer sur le goût des hommes, et qu'en voulant se remontrer parmi eux, il a eu le bon esprit de s'environner d'une pompe magique, qui pût, en séduisant les yeux, faire oublier tous les défauts qu'il allait présenter au public.

Depuis long-tems l'Ambigu n'a plus rien de *comique* que son nom; mais jusqu'à présent ce théâtre ne s'était pas transformé en salle de fantasmagorie; au reste, ceci n'est pas un reproche, car il revient une grande part d'éloges au décorateur-mécanicien, qui peut ainsi évoquer et faire paraître les morts pour amuser les vivants. Les revenans jouent ici les rôles principaux; mais comme il n'est pas aujourd'hui de bon mélodrame sans qu'une demi-douzaine de victimes sanglantes ne vienne faire applaudir la catastrophe, l'auteur de la pièce nouvelle, voulant produire un effet prodigieux, a eu l'idée heureuse et horriblement dramatique d'expédier aux sombres bords la mort *en personne*, ou du moins de la livrer aux coups d'un noble et vigoureux champion. Là doit sans doute commencer l'immortalité de la *Vierge du monastère*: puisse-t-elle la dédommager de celle que peut-être on lui refusera ici-bas! L'auteur de cette effrayante production est M^r. Victor Ducange, dont le nom fait pâlir déjà celui de Pixérécourt.